

corto

Alan Sévellec

**Sarabandes fixes**

**n28**

Le chasseur abstrait éditeur





**Le chasseur abstrait éditeur**

12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-387-6

EAN: 9782355543876

Dépôt Légal: octobre 2016

**Copyrights:**

© 2016 Le chasseur abstrait éditeur



**carto**





corto

Alan Sévellec

**Sarabandes fixes**

**n28**

Le chasseur abstrait éditeur





*Il n'y a pas à chercher bien loin pour savoir pourquoi il n'y a pas plus d'œuvres de génie sur les étagères. La raison en est à chercher du côté du travail, je veux dire de cette entreprise de démolition systématique de toute initiative créative chez les individus. Une fois qu'on a été bien culpabilisé par le système sous prétexte de ne pas correspondre aux attentes de décervelage précis de celui-ci, on en est rendu à se considérer tel un déchet, un raté, à ne plus comprendre que cela est davantage le signe d'une unicité à cultiver, plutôt que d'une tare ou d'un manque.*

*Mais il faut avoir gravi nombre de marches vers la sagesse pour le sentir en soi, en connaître la chaleur précise. Tout le monde extérieur, occupé de pauvres appétits, est un leurre, une pantalonnade, du mauvais carnaval, l'essentiel est de réussir à se ressaisir, non pas pour s'adapter au système décrit plus haut, mais plutôt pour s'en affranchir, quitte à partir un beau matin sur les routes.*

*Un travail insipide, être obligé de faire ce qui ne nous intéresse pas. Une des pires calamités. Une des pires difficultés. Être obligé de s'infliger une telle purge.*

*Devoir l'avaler tout entière, sans rien laisser. Et devoir enfin y trouver même son épanouissement.*

*Comédie.*

Extrait d'*Ajouts Nocturnes*

À lire dans la *RAL,M*

<http://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1222>

Ainsi faut-il parfois céder aux introductions. Je suis donc tenu de préciser deux ou trois intentions souterraines ayant guidé mon inspiration pour les textes qui suivent.

Tout d'abord, il ne pourrait s'agir d'histoires au sens premier, mais plutôt de formes de mouvements musicaux amorcés autour de certains motifs, cela afin de donner un maximum de couleur à l'ensemble. Ces écrits procèdent de voix particulières, et si chacun d'entre nous porte en lui non pas une seule personne mais plusieurs à se répartir en circonstances, il va de soi qu'une honnête narration, à moins d'être décidément superficielle, ne peut se subordonner aux mouvements d'une seule voix. Ainsi, s'imposa l'effort polyphonique donnant le *la* à ces modestes chroniques.

Ce sont donc des récits de nuit, d'errance ou de tensions passionnelles. L'intrigue n'y est de fait qu'un appui traditionnel, un tremplin seulement propice à permettre à partir de son canevas de nombreux détours participant moins du roman que du poème en prose.

Tarte à la crème ou crème fouettée de ce que l'on a pu déjà entendre, mais qui demande, avec l'intensité d'un désespoir sensible, à sortir de nous tout autrement.

Le premier de ces textes, *Clameurs suffocantes*, est en somme une sorte de marqueterie, de bariolage baroque où l'intrigue guide le spectateur dans les pièces successives d'un palais des glaces, consistance d'une intériorité poétique où le narrateur cherche à se perdre à plaisir, au moins pour se reconnaître enfin semblable au héros de sa foi.

Le second, *Un captif écrit sur la neige*, relate en apparence une somme de déboires vécus par un prétendant éconduit, de là une somme de visions ou de détours conduisant, toujours suivant l'air pervers d'un conte de fées nouveau, aux confins d'une solitude dont méditer sans fin l'appriivoisement.

Les voix dans les romans quelconques sont clairement délimitées, au final moins par souci de clarté sans doute, que par convention ne permettant pas d'enclencher la confection de la plus juste tapisserie.

Mes écrits, pour tenter comme je peux de remédier à une tradition moribonde du récit, reposent ainsi sur une impulsion, juste et simplement une impulsion, mais similaire à celle d'un pas de danseuse se libérant des influences, cela pour atteindre à la pleine lumière des rampes parmi la gaze et les fleurs.

J'ai pu un jour dire cela dans une somme de poèmes à présent perdus.

L'importance est dans le rythme. Louis-Ferdinand Céline nous rappelle gentiment que l'essentiel des sujets documentaires peuvent être saisis dorénavant par la télévision, le cinéma, ajoutons-y donc le Net. Ainsi ne serait plus impartie à la pure création que la seule préoccupation forcenée du *style*.

Or aucune émission, littéraire de près ou de loin, ou simplement artistique, ne s'arrête réellement sur cette question si cruciale et sous-estimée du style, malgré ce que l'on se raconte en souriant. Ce sont toujours des histoires, rien que des histoires, puis encore l'obsession des histoires de fesses les plus communes, cocufiages ou abandons anorexiques n'amusant plus personne, en cette ère de lassitude corrompue que nous respirons fusse en dormant.

On peut se demander en conséquence ce qu'il est advenu des efforts de la Sévigné ou de Saint-Simon, de Rutebeuf ou de Louise Labé, éminents héros du verbe d'autrefois, précurseurs ayant tâché non point de se subordonner au résidu commun des histoires de tous, mais bien plutôt de s'en dégager afin d'asseoir une œuvre retentissante, en trône et couronnes sertis de leurs joyaux rutilants de phrases.

Tout ceci, c'est un délire en somme, de la mégalomanie risible, en apparence.

Toutefois, la perfection du style que l'on se cherche ne doit pas faire oublier donc et surtout ce rythme, cette histoire d'impulsion, c'est-à-dire de la musique que l'on doit à tout prix tenter de rendre aux lettres, puisque cela est exigé de nos bons efforts d'ouvrier en rhétorique.

Les extraits qui suivent sont donc moins des extraits arrêtés ou définitifs d'œuvre à encastrier dans une couverture, que des formes voulues vivantes, encore à figoler, formes à rendre avec constamment plus de reliefs, suivant l'idéal que l'on doit se trimbaler depuis l'enfance, cette période enfouie mais vivace encore, période sans estimation, sans carte et sans boussole, et où l'humilité et l'orgueil ne posaient point leur lourdeur de définition sur cette belle intuition que l'on se sentait porter en soi, à la fois soif et sobriété de qui heurte à la grille close que l'on veut voir ouverte.

**Alan Sévellec**

# Clameurs suffocantes

*Chez Petits Tirages*

## Torpeurs ou proférations

Je passais ces jours-là au patelin de *Thermafrost*.

Joli et fier patelin, d'ailleurs. En tous points prospère et somptueux dans son style.

Juste seulement terni à peine par le cours du temps en train de le dégrader doucement. De réduire en cendre le cœur de ses monuments, avant de s'attaquer à sa surface.

Cela sans arrêt, bien entendu, comme par brèves saccades d'une vibration ténue, ainsi que la pluie travaillerait une certaine épaisseur de glaise dure.

Le temps en rongait donc sans arrêt toutes les aspérités, aspirant patiemment les sèves minérales au sein du grès.

— C'est ça. Comme les doigts d'un sculpteur modèlent une statuette rétive à son effort, pour enfanter une œuvre travaillée.

On était dans l'attente de je ne savais trop quels événements, donc... et cela se prolongeait depuis des mois.

Ou bien on espérait que les choses veuillent bien prendre d'elles-mêmes la bonne tournure.

Des événements ne surgissant pas. Car rien ne surgit jamais ici. Évidemment. Nous dirions que cela serait dit une fois pour toutes.

Chacun dispose comme il le souhaite de ses fatalités, mélangeant le jeu de cartes usé à sa guise, au plus profond de sa poche, comme s'y entendant à bien tromper son vide.

Par exemple : celui-ci, qui n'a rien grailé de consistant depuis un mois, ramasse des légumes abîmés sur les restes d'un supermarché. Il vient de trouver de beaux potirons à peine piétinés par un talon assidu.

Ou bien celui-ci que voilà. Type dont les veillées ont comme épluché la peau. Il guette le moment de réclamer un hypothétique rendez-vous à une amie, laquelle mignonne sut si bien l'oublier avant même de croire le connaître.

Ou alors cet autre paumé en train de marmonner quelque chose dans le café. À sa place assignée par le sort. Tout seul, l'air d'un écolier tout juste surpris à défoncer une fenêtre d'un parpaing adroit. Il a cependant l'air de jouer un rôle de taré se voulant fascinant. Mais le pauvre type, aussi peu intéressant que possible, ne fait se retourner plus personne depuis longtemps d'autres que des nouveaux dans le coin cherchant leur chemin.

Ou ce dernier encore, courant vers sa prochaine erreur. Il est avide. Le voilà qui se dirige en titubant presque, plus fier de se fourvoyer à nouveau vers la future impasse que si on lui filait une jolie médaille. Un crachat honorifique, merdouille de pigeon que le simple du village arbore, pour lui plus avantageuse qu'une Légion d'honneur.

Ce drôle est donc fin disponible pour se prêter au souffle de tous les vents de ratage.

Il a l'impression d'avoir quelque chose à attraper. Il ne sait quoi exactement.

Les voisins restaient ce faisant aux terrasses. Toujours aussi silencieux. Bien attentifs. Sympathiques à encadrer.

Je les admirais. C'étaient en tous points de fameux experts en discrétion. À peine des faux témoins vraiment, serviables, pas du style à aiguiller les flics toujours vers le bon larcin, mais à part ça très sympathiques et si respectueux du corps au sang encore fumant. Une merveille !

Cependant, eux aussi étaient sans doute pris par les mouvements internes de leur expectative. (« — Ça se respecte, crénom de foutre ! »)

Ils fermentaient, chacun inséré résolument et proprement dans son alvéole étagée.

À peine une paisible lumière d'octobre s'appliquait sur leurs visages. Ainsi que sur les reliefs blancs des figures appuyées aux frontons des cathédrales. L'un de ces édifices pieux nous faisait face. De loin d'aspect si interrogateur d'une façade ouvragée si énigmatique à force de figurer toujours pesamment de si fortes transcendances. Haut monument éthéré de sculptures pieuses. On n'aurait pas entendu dans les profondeurs de ce bâtiment un pauvre râle, fût-il de plaisir, de douleur, de pénitence pâmée. Surtout en ces temps de liesse municipale. Ce jour braillant à foison. Comme on parvient à aveugler les cieus sous l'accumulation des rubans. Des draperies éclatantes et des larges bannières portant pour slogans les invitations les plus fermes aux plus riches festivités. Les mendiants s'enrichiraient presque, à force de ne plus rien convoiter de ces vastes parades opulentes.

Car la moindre discordance se replierait sur sa souillure, ce certain jour de fête. Non loin de ces fanfares, la souffrance simple et cloîtrée conçoit sa pudeur.

Elle ne se laisse pas exposer sans qu'on abuse de sa chaire fragile. Elle s'évapore. Discrète. Puis reste à tourner autour de l'endroit dont elle provient. Un fumet de malheur tenace survole ainsi les liesses les plus grasses. Car en ces lieux tout

est censé respirer une joie de commande. C'est exactement le terrain propice aux angoisses les plus durables. Telles qu'en exsudent à minuit les aisselles de jeunes vierges enfermées dans les chambrées communes. Les tracas réels sont priés de s'effacer. Ce jour-là. Au même titre que la buée sur les vitres. Lorsque s'accroît le chauffage vermeil et convivial des salons bondés de monde. Là où les ivresses les moins discrètes embrayent sur les dernières nouvelles clamées par les gazettes toutes chaudes encore aux doigts. Mais si vous avez connu au moins un temps cette solitude. Solitude dont pour un temps vous n'auriez jamais voulu vous extraire. Car elle signifiait pour vous bien plus qu'une détresse indolore. Mais bien carrément la preuve de votre être concret et tangible, alors vous devez bien savoir ce que je veux dire. Ne mentez pas ! Ou alors, après des scènes de rire fêlé ainsi que leurs verres en Crystal balancés slavement derrière leurs épaules, pour parfaire le toast, ces gaillards et ces gaillardes, réjouis comme des gagnants de ce matin de la loterie, s'absentaient de la zone des festins. Toujours avec la même régularité, immanquable, exacte, martelée. Cette fréquence éternelle des mêmes gestes que la pitance à obtenir pour le lendemain infligeait à tous leurs mouvements.

Lorsqu'ils étaient parvenus à s'extraire des interstices où ils stagnaient sans repos lors de la journée. Étranges et plus fourbus d'apparence que des automates jamais repeints. Ils se croisaient, en silence, sans aucune grâce ou alors envieuse, tout en maintenant les distances obligatoires entre eux. Un véritable air asséché de monastère.

L'immeuble où je résidais à cette époque était ainsi empreint constamment pour moi de froideur qu'il est possible à un lieu auquel rien d'essentiel, à aucun moment, ne vous rattache.



En conséquence, nos pas n'y pèsent rien. Car on flotte dans ces couloirs dans une ambiance de vacuité où l'on serait plus étonné d'une douleur ou d'un plaisir que d'une apparition puissante. J'avais en fait, ambition douce, bien hâte que ce décor de farce s'engloutisse derrière un horizon béant fui par mon prochain véhicule. J'entrais, je le savais, dans une ère polaire où il allait falloir que je me chauffe à des brasiers intérieurs. Pas trop le choix.

Ainsi, je ne pénétrais jamais dans mon immeuble sans ressentir un singulier souffle de glaciation. Et cela ne provenait pas d'ailleurs de failles notables dans l'isolation. Non, en fait on y étouffait presque comme dans une étuve. C'était ici le sort de glace lié plus profondément à l'endroit qu'une radiation émanant de son cœur de béton. C'était le phénomène qui me heurtait toujours.

Les résidants, des gens bien polis, courtois, ou correctement vachards donc.

Fermés, hermétiques, de drôles de masques, refermant parfois sur des indigestions du sort leurs gueules amorphes. Ils manifestaient en tous points un mutisme en tout cas inapprochable.

On verra que cette distance pouvait plaire à certaines personnes. Non moins étranges. Des personnages plus robustes sous leur air instable. Ils peupleront ce récit de ce qu'ils tiennent pour réel. Malgré l'in vraisemblance à leurs yeux mêmes de certains de leurs actes.

Puisqu'ils n'ont jamais, le matin, fait le tri de ces actes. Dégageant le grain réel d'une ivraie d'ardents songes.

# Un captif écrit sur la neige

*Inédit – extrait dans la RAL,M*

**Cette trop brève impression lui en fut délicieuse.**

La naissance d'un beau vice en une cervelle naïve est pour moi aussi poignante qu'un soleil levant.

Elle était pourtant alors bien hideuse à voir. Et surtout à entendre. Comme elle tentait d'échapper par tous les moyens à son rôle imposé. Ses jérémiades même proférées avec douceur n'étaient pas facilement tenables. C'était en elle. Alors. Enfin. Bien installé. Comme l'âcre révolution de tous ses refoulements qui la reprenait sans prévenir. À l'image des manies de grand-mère, soudain saisie de démence tranquille, comme entichée du son lointain des javas.

Il n'y fallait plus devoir résister. Son instinct la poussa ainsi à se laisser porter par des envies trop longtemps réprimées, ainsi que la yole se laissant entraîner d'une voile gonflée soudain avec vigueur. Un acteur, le visage recouvert de fard, aurait alors pu ressortir ce même discours en vue d'effrayer son auditoire jusqu'en ses entrailles digestives... Avec un effet très efficace... Une grande force d'évidence. Cela par ses seules expressions. La surface des mots employés. Discours. Répliques. Monologues dont le sens importait moins que le déferlement d'éloquence rare.

Puisqu'ils étaient somme toute convenus. Déjà rabâchés tant de fois par tant de personnes avant eux. C'était cette

sempiternelle et incurable basse de caverne grave des respectabilités dont la frêle jeune femme se faisait en changeant de voix l'étrange, l'inénarrable, l'implacable, la délicieuse et très cruelle autant qu'involontaire interprète.

Bien entendu, le mérite ne lui en revenait pas directement (la puissance de son imagination équivalant de fait au sursaut d'une poule de basse cour évitant un coup de bec rival...).

Non, non, il n'y avait rien là qui révélait de son initiative. De fait, c'était simplement là l'esprit des Familles agissant. Tout puissant. En son petit corps. Si riche et bigarré. Esprit dont elle se faisait à l'instant l'implacable porte-voix... Toujours fidèle et appliquée dans sa tâche de transmetteur zélé...

Elle continua longtemps de parler ainsi suivant ce ton nouveau. Celui simulé bien des mois auparavant face à la glace de sa chambre solitaire.

Le génie du lieu, le génie familial s'emparait d'elle, dictant à ses membres leurs gestes, dictant à ses paroles leur inflexion. Des sous-entendus. Des remarques imprégnées de vilenies.

Des scènes qu'elle aurait dû vivre autrefois. Des époques dont elle aurait dû humer l'air sous d'autres costumes et côtoyant bien d'autres figurants.

Tout un désordre de manigances. Tout ce que l'on peut concevoir de plus écœurant chez quelqu'un que l'on estimait ou révérait précédemment. Mais qui se mettrait à vous trahir avec toute l'application d'un écolier torchant avec soin une gentille composition devant lui obtenir la moyenne pour sauver son trimestre. Un véritable concert de dissonances alors s'imposa à son esprit. Son crâne était une caverne gorgée de chauve-souris. Sa verve tenait de l'image délétère. Des restants d'une vase allant toujours l'écœurant. En refluant vers sa gorge, ainsi qu'un trop long remords... L'eau de la rade boueuse tout entière remontant vers sa glotte. Tel un repas mal digéré. Paroles mêlées d'un limon dont

on ne connaîtrait jamais l'exacte composition. Il semblait qu'une somme d'écœurements inédits et millénaires s'emparait d'elle absolument tout entière pour la perdre vers des confins de rancune... Mais cette énergie en elle se manifestait toute de délicatesse.

(Depuis longtemps cela oppressait sa conscience... Ainsi qu'une canicule... Ses membres de fait avaient bien du mal à coordonner leurs gestes. Une pesanteur en fixait la célérité. Elle ne parvenait plus à se mouvoir avec tant d'aisance...). Ses proches même étaient surpris de la voir comme convulsée intérieurement. Malgré ce sympathique air volontaire qu'elle essayait à tous moments de se donner. Comme maman se retroussant les manches pour repasser. Aller chercher le courrier. Accompagner sa mère aux courses. Riant comme autrefois. Le front toujours ébloui d'un beau jour de printemps. (Elle paraissait aussi tranquille que maman, convenablement sautée encore, comme elles adoraient l'être lorsqu'elles s'étaient montrées assez garces pour qu'on veuille très à fond les punir une fois abolies les ennuyeuses conventions du jour... Lorsqu'au fond des lits à baldaquin l'heure de vérité sonne enfin pour des corps excédés de démarches sans issue ou de labeur sans intérêt... Autre que celui du plaisir seul légitime pour ce type de consciences.)

Toutes ces apparences de sa voix ou de ses gestes, des pétales couvrant chaudement leur vipère, antique image trouvant là une nouvelle fois sa vérification...

Et c'était sa voix. Toujours. C'étaient ses mêmes gestes. C'étaient ses mêmes mots. C'était encore cette diversité fleurie constituant jusque-là sa personne dressée sur ses talons bien plantés au sol... C'était son activité d'abeille ne trompant plus. Autrefois tous ses faits dédiés aux plus adorables complicités. Ces mouvements involontaires qu'elle se surprenait à voir servir à la destruction d'un être l'époque d'avant encore béni sous le déferlement de ses soins.

Sous couvert de sagesse et d'assurance. Un petit chiard ne met pas c'est certain plus de hargne à détruire les débuts d'un travail méritant. Par seul désir d'envoyer foutre les efforts soigneux de son pédagogue. Oisillon chieur sur sa branche soudain tout satisfait de son adresse négative.

On ne soupçonne pas la puissance de l'instinct de conservation dans un petit crâne bourgeois.

Ni la force de ses désirs. Ou de ses violences. De celles calquées sur les autres. Ou de tous les poisons fermentant en ses fibres.

Sous sa chevelure toujours bien peignée, on comprend quelle petite révolution c'était... Le ciel embrasé du jour de l'an par tous ses superbes feux d'artifice était soufflé largement en comparaison de toute cette lutte intérieure... Ces horreurs, ces épouvantes, tous ces masques devaient avoir pour origine des souvenirs d'enfance mal éteints. Comme on n'arrive pas à faire totalement taire l'obscurité dans une pièce qu'étoilent ça et là de trop perfides lumignons.

Non, tous les mignons parfums ne pourraient couvrir ces senteurs fatales encore bien longtemps.

Alors qu'elle se croyait jusqu'alors bien vierge de toute perfidie. Toujours propre. Pleine d'égards pour tous. À sourire sans fin dans les réceptions. Surtout bien incapable d'une mauvaise pensée. La raie des fesses toujours bien savonnée. Pour fleurir toujours si bon la rose au nez de ses prétendants. Faire reluire ses bracelets sous le lustre en fleur d'éclats. Il fallut revenir illico de ce rôle de confort. Elle demeura des mois interdite. Suite à la rupture qu'elle déclencha... Ce merdouillage dont elle était toute chose de se savoir l'auteur... Comme on se débarrasse d'une menace en plongeant son visage dans la nuit des rideaux... Ou de la couette ornée de grandes fleurs mauves toujours

superbement dessinées. Comment avait-elle pu ? Louise se voyait donc enfin capable d'une action énergique. Il fallait qu'elle s'isole. En conséquence. Afin d'oublier son méchant rôle. Cette crasse à laquelle elle se trouvait en butte. Crasse de meule impossible à effacer de ses mains pures. Il fallait que quelqu'un se décide enfin à l'emporter au loin. Explorer la profondeur d'un refuge. Loin des atteintes sombres du monde extérieur...

Filer le cap de cet esprit si persuasif de ce conjoint désigné par le ciel pour asseoir les repères de sa plate existence. Puis, passer le temps des palabres graves, retrouver ses petites copines. Rallumer le foyer des confidences.

Pour papoter des heures. Sur des riens. S'étourdir de vide et d'aperçus mièvres de réalités sans consistance. Comme à Saint-Germain. À s'en tartiner la cervelle sur les petits fours des réceptions. Cela pour à tout prix oublier cette inconsistance de son passé. Se rénover toute une mémoire traversée de pauvres, d'êtres ombrageux, de prières ou de savants bouquets.

Ne voulant plus rien entendre. S'échapper pour une fois à soi même.

Il en fallait passer par ce type de trahison pour devenir enfin femme. Et femme comme il faut. Allez !

Sans doute que cette diarrhée violente qu'elle subissait depuis un mois serait l'unique et seul effet secondaire épiloquant toute cette romance. Espérons-le. Elle si constipée autrefois, elle ne décollait plus de la selle depuis quelque temps. C'était jusqu'à s'en sentir entièrement vidée de la substance de sa santé. Telle une clepsydre le serait de son temps précieux. En attendant, il lui fallait très souvent se coller sur le trône, afin d'y vider à point toute la matière de son désarroi...

D'y sentir en excréments chauds, onctueux, se délester encore toute sa misère si pesante à son estomac. Aussi vidée alors qu'une tragédienne de toute sa verve onctueuse à verser aux oreilles pâmées des esthètes assoupis.

L'heure enfin du plus entier soulagement.

Comme on se met à mordre un bout de bois. Alors que l'on vous extrait la balle fichée dans votre chair. Mal nécessaire et incontournable qui vous brûlera en vitesse, avant de vous trouver libérée, et cela, au prix d'un peu de mercurochrome. Pour vous trouver à nouveau disposée à de nouvelles aventures à pouvoir rêver jusqu'au soir. On ne fait pas plus pratique, en fait de belle conscience.

L'air maussade et piteux, elle alla même, ironie des actes, prier pour le malheureux, l'exilé de l'an nouveau. Le banni total des joyeuses fêtes de village. Histoire de sceller cette bonne conscience à laquelle elle avait droit comme une autre après tout... Visant ce faisant cet assentiment du ciel indispensable pour pouvoir à nouveau convoiter l'avenir d'un œil vainqueur. À nouveau fière et gourmande. Prête à rendre si fiers tous ses proches. Parfaisant son maquillage.

Convoitant sous la pesanteur des braguettes les roustons chauds des plus solides possédants.

Le piège serait ainsi prêt à se refermer sur une autre personne.

La fleur carnivore affûtait à nouveau son mécanisme. Quelques bizarreries seraient à nouveau permises. L'atavisme malsain où l'on devinait l'intrication de nouveaux crimes, de nouvelles résolutions aussitôt évanouies que jurées par des lèvres de sang.

Cela empêchait à une véritable épure de pouvoir retentir et filer les comportements de la jolie famille.

La complication des pensées devait continuer de couvrir sous les motifs simples des phrases.

Des choses inavouées. Un désordre dont on ne pouvait se montrer si fier.

Des étourderies dans l'œil, longues à chavirer vers les régions du malaise le plus tranquille. (Ainsi, sa consistance fondait, asperge offerte aux canicules, affaissée sans plus de fixité...)

La chair maigre de son corps exsangue, amaigrie, nourrie seulement le midi d'une bien mince laitue... Qu'elle s'annonce d'une certaine façon. Le mal. L'ombre des arbres enflée de pluie. L'ambiance de la nuit autour d'elle n'en avait pas fini d'agiter son repos ni sa tranquillité.

Il lui fallut coucher alors dans son lit lugubre et froid... Puis encore émettre nombre de vocalises étouffées, tout en mordant l'édredon trempé des pleurs de la peau d'une toute nouvelle solitude.

Accroître un chant tissé d'astres sonores par ses blessures.

Murmurer son horreur seule dans cette obscurité de cloître ou d'hospice.

Un séjour nouveau et rénové dans le placard de l'enfance.

Un nouvel exil funèbre et paradoxal, puisque voisin de tant de connaissances assidues à vous tourmenter, depuis le temps qu'on se les imagine. Mais des connaissances dont les paroles à elle adressées ne signifiaient pas grand-chose, perdues qu'elles étaient dans un flux continu de redites piteuses et de potins rebattus. Elle se figurait pour échapper à ce mal toutes sortes d'images...

Les jovialités rassurantes. Les rires lents des compagnies faciles. Les aperçus de campagne incendiée de gloire. Les ambiances n'ayant plus jamais eu lieu vraiment, depuis les



boudoirs du XVIIIème. Et toute la ville emportée par un grand vent de musique, lorsque chacun pouvait se croire relié à tous et un peu plus tous les jours, sans ce faisant imaginer jamais devoir crever sous un carton, enseveli sous l'effet des piquettes, tout près des devantures illuminées par les Noël prospères. Elle suscitât autour d'elle nombre de mirages. Le souvenir de ses lectures la reprit.

Les héroïnes indépendantes, les courses dans la campagne, fraîche, et voisinée toujours d'astres et de lunes pleureuses sur ses épaules.

Afin de nourrir la diversion à laquelle elle cherchait sans fin à s'offrir. Toute une somme de motifs à puiser pour donner pâture à son imagination rendue malade par l'arrêt du temps et l'absence de joies.

Des anges. Des saints secourables. Des élans de superstitions devant consolider sa conscience pourtant si fissurée par ses actes ne répondant jamais complètement à la conviction supposée manœuvrer tout son gentil rôle. C'était à croire ne plus s'avancer que dans des ténèbres sans fin. C'était plus captivant qu'un voyage en train de nuit.

Afin de parfaire cette évasion rêvée, les simples regards de ses parents auraient dû pourtant pouvoir amplement suffire à la sauver de ce marasme. Toute la miséricorde d'un recours au ciel... Mais sans l'artifice d'aucune phrase. Elle s'absorba dans cette fixité d'une dévotion sourde. S'étourdissant de grands mots et de fins dernières. Tout en laissant son corps la mener, compagnon pressé, vers de plus nocturnes appétits.

La marotte de toutes les saintes aspirées par des ardeurs jugées saintes aussi. Les gestes et l'énervement de tous autour d'elle ne devaient pas compter plus que cela. Toutes les nuits. Elle espérait fuir ainsi la médiocrité de sa vie. La laisser loin derrière elle. Voire la rehausser d'un orgueil que rien autour d'elle hors un certain confort ne parût suffisamment

accréditer. (C'était comme le sortilège d'un mauvais démon issu d'un conte) La mégère anticipée s'éveilla en un seul soir sous les pétales de cette enfant vorace et songeuse. Autrefois tendre, elle se fit en conséquence de son revirement d'humeur bien rancunière. On l'avait lésée quelque part.

Je vois les élans les plus funèbres la colorer pour moi, et l'emplir, ainsi que la bouteille que les bagnards se font circuler en y ayant expiré de la fumée au préalable, cela pour en savourer tour à tour les saveurs à pouvoir expirer entre les grilles vers la liberté.

Plus décidée du tout à prodiguer les tendresses elle était. Dans la grande demeure, elle se fit alors bien consciente de son rang. Il n'était plus question de frayer avec de jeunes hommes d'un autre milieu... La caste et ses impératifs devaient être respectés sans faillir. On refermait la mâchoire sur la cuillère d'argent. Cette fierté ne fut pas partie de nulle part. Elle tenait sa source des lèvres de ceux qui lui brodaient des compliments tous les jours, sur les terrasses des cafés, cela en vue d'accéder à ses formes comme à toutes ses pulsions dirigées vers le plaisir comme autant de flèches cinglées d'une adresse violente. Abreuvée de ces compliments, toute petite cervelle de princesse devient telle un fruit confit, baignant dans un crâne qu'aucune imagination n'embarrasse.

Comme il est tout sucre, il est incapable enlisé qu'il est de sentiments d'infléchir une réflexion nourrie.

Et le Fernand non plus ne vit rien venir (il ne prévint pas la baisse de régime dans toute cette passion surjouée...). Il continuait de tourner dans sa cage, hamster si fier d'inspirer, et pour de vrai, une véritable passion.

Lorsqu'on joue les passions... qu'on repose au creux des consciences (comme on aspire dans ses narines l'arôme eni-

vrant des aisselles rousses), on devient tout entêté, incapable de formuler à nouveau un jugement droit. On dirige son désir, bandant vers une illusion qu'on ne conçoit pas.

On marche dans un territoire où l'on s'est destitué de sa capacité de décision. C'est qu'il est si bon de se reposer sur une autre personne. D'abdiquer pour un coup toute la sale odeur de ses regrets mal fermentés. Enfin, on en réclame toujours davantage, de cette ivresse, on ne peut s'en lasser. Comme de promenades au cœur de Paris, lorsqu'on est désœuvré, puis qu'on a le temps.

On n'est pas de ce monde, et on les voit se léchouiller, ces jeunes ivres de leur jeunesse dorée.

On les observe. Bien repus et sans inquiétudes réelles, bien qu'ils se donnent des airs «peuples», à tant se croire incroyables, et si méritoires à si peu de frais...

Un peu envieux. De rester à piétiner dans son désir... À voir cette jeunesse sans complexe toujours s'épanouir sans réserve. Parmi les cuisses offertes, les croupes somptueuses et les parfums coûteux. À profiter de l'argent de papa, des attentions de maman, tout en se montrant ingrat, obscène à l'occasion, autant que l'adolescence peut nous paraître vous l'autoriser, « puisque la jeunesse... »

On est bien content, même, pour eux, de se trouver formidables tellement. C'est à raviser son jugement, de voir tellement de contentement s'afficher sans complexe. Fort heureusement, on en sent aussi la vulgarité, à toute cette jeunesse choyée bientôt emportée dans ses luxueuses bagnoles vers la côte. On voit bien qu'au fond, il ne leur a rien coûté, de se trouver tellement au centre des attentions, et de savourer si fort la vie. Il n'ont jamais payé la moindre joie de leur sang. Ils sont au fond gratuits, vulgaires, sans profondeur.

Dans une procession... S'avancer... Des théories de couples mieux assorties que les fleurs composant le bouquet de notre vieille tante. On les voit, longtemps, ces mignons, se lécher le museau... Tentant par là désespérément de soutirer d'eux-mêmes de neuves façons de sentir... De humer de nouvelles températures de leur sang.

Au gré de son humeur se poursuivirent sans fin ces précieux revirements. Auparavant conciliante, sa pensée se fit sournoise, pointilleuse.

Exactement comme la réalité, tout d'abord facile d'accès et sans hostilité, ainsi qu'une douce fiancée, puis sans pitié aucune, et comme gouvernée par un esprit qui vous serait extérieur entièrement, ainsi que le platane à la face pulvérisée de l'adolescent s'étant cru invincible, cela au point de jouer impunément avec la vitesse sur un chemin tortueux de campagne pourtant bien tranquille d'aspect.

Elle voguait depuis longtemps hors de ce rôle passé de passion précoce.

Éprise de mille défauts à savoir repérer chez son amant déjà si lassant à ses yeux. (Cela pour pouvoir se donner du grain à moudre, exciter sans vergogne sa sensation de supériorité préluant cette fin de la relation pour laquelle il fallait bien se trouver un support suffisant, cela pour s'élancer vers des cieux bien plus prometteurs...).

Son imagination ne connaissait pas de limite pour se mettre à haïr comme il fallait ce futur éconduit. Il était si tarte soudain, cet éphèbe autrefois si plein de magnificences.

Pour ce faire, intérieurement, elle se mit à moucheter le visage de son idole de crachats. À l'exemple des bagnards faisant subir mille outrages à l'image du despote responsable de leur enfermement.

C'est qu'elle avait de plus en plus la sensation d'être étouffée. Oppressée. Sans trouver de latitude où laisser s'éployer l'essor de son immense amour propre. C'était comme ne plus pouvoir écarter les cuisses, à l'instant où l'on ne se contente plus de postures conventionnelles pour s'entraîner comme il faut au plaisir.

C'est qu'en fait l'esbroufe de ses sentiments commençait à sérieusement se dégonfler. À l'image d'une montgolfière dont on présuma de la consistance pour une trop longue balade en l'air... Un ressentiment vague et curieux commença de surcroît à s'emparer de son cœur.

Le jeu avec elle-même avait quelque chose du vertige d'un funambule se balançant au dessus d'une étendue neigeuse.

Il fallait alors, pour éviter qu'elle ne se démolisse son joli minois sur le sol rude sans pitié du réel, qu'elle lâche enfin un peu de lest... c'est-à-dire qu'elle revienne au plus tôt sur ses belles promesses. Qu'elle s'en défasse comme d'une chose un peu sale qui n'était pas vraiment ce qu'elle voulait après tout... Ni ce qu'elle avait vraiment promis, pensez donc... il faut être un peu sérieux suite aux emballements faciles, aux valse, aux veillées où l'on boit de trop. Si l'on a cru se torcher à fond la raie, il n'est pas toujours mauvais d'utiliser encore deux petits carrés de papier neigeux, pour être certaine d'aborder la journée d'une pensée plus sereine.

Et puis, l'existence est bien assez longue pour qu'on puisse se raviser tant qu'on le souhaite, n'est-ce pas une vérité assez évidente ?

Le manège n'est-il pas sans fin, ainsi que l'impulsion bariolée de ses envies ?

## Aller aux champignons

Je venais d'en prendre plein la gueule au boulot. La route défilait dans la bruine et la grisaille. Dans mon transistor résonnait au moins de la belle musique, quelques préludes.

Il me fallait oublier un peu. Aussi je m'arrêtais dans une de ces petites villes, afin d'y boire un verre.

Théâtre obligé de toute misère. Plage de zinc où reflue toute la frustration de la société. Les bars sont toujours inspirants à qui sait observer. On n'échappe pas aisément à leur prestige spécial. Je songeais à Hemingway, à tout ce qu'il s'était enfilé. Cela ne l'avait pas empêché de produire son œuvre. Une œuvre tranchante. Étincelante. Aussi efficace que tous les grands épisodes de la vie, charriés par son plus savant désordre, ses plus savantes occasions. Mais Ernest n'aurait pas aimé cette dernière phrase. Trop lyrique, tape-à-l'œil à son avis. En tous les cas, il me fallait pénétrer dans ce troquet.

Certains clients étaient au bout du bar, déjà pleinement imprégnés de ressassement. Des chômeurs. Des mecs qui avaient vu leur vie leur échapper, sans rémission, dans le caniveau des jours et l'indifférence du trottoir. Ils respiraient la lassitude, et usaient de leurs dernières forces ce jour-là pour balancer des sous-entendus obscènes à la serveuse, 45 balais bien conservés, qui se prêtait à leur jeu mais sans y mettre plus d'entrain que cela, malgré qu'ils soient des clients fidèles.

De mon côté, je demandais à un des tenanciers si ce fleuve en face allait une nouvelle fois déborder.

Le bougre se tenait bien sobre derrière son comptoir, et, comme il m'avait déjà vu entrer dans son établissement à une autre époque, il se mit à me conter ses derniers ennuis avec son établissement. La canalisation principale en avait été obstruée il n'y avait pas si longtemps par une espèce de champignon blanc. Il se demandait si cela ne venait pas de la bière. Une fermentation. Comme si la moisissure devenait solide, par en dessous, à force de recevoir toute cette pluie de boisson continuelle. Il me dit même que le champignon devait conserver des sortes de circonvolutions à la manière de celles du cerveau.

Enfin, j'écoutais ces curiosités, en étant déjà de la pensée totalement concentré sur cette pause que m'accordait tout de même ce mauvais travail. J'allais pouvoir songer. Oublier. Me remettre à élire d'autres formes d'expectatives.

La bière s'écoulait dans ma gorge. Elle moussait doucement, ainsi que la parole des vierges au confessionnal. J'avais eu grand besoin de cette boisson, pour me ressourcer, me remettre l'âme à poste. C'était bien délectable. Et la pluie dehors recommençait sa rengaine. Les gens s'en rentraient de travail. Je me dis que je n'aurais pas grand-chose à faire, pour simplement m'enfuir. Me faire oublier un an ou deux. Reprendre où je l'avais laissé mon grand projet. Ma tapisserie créative.

Ne plus surtout m'éparpiller en des impasses mornes et sans objectif autre que d'en sortir un peu plus désespéré à chaque nouvel épisode. À passer le tourniquet des faillites coutumières on finit par se lasser d'essayer de resquiller les ans, si trompeurs ceux-là sur leurs promesses.

Ça n'était pas, c'était certain, un milieu bien fréquentable.

Pour tout un tas de raisons, je songeais à la dangerosité des meutes, des foules, à leur sale mentalité née du nombre.

Toutes ces tares pourries qui n'allaient pas tarder à croître en eux. Ces foules insupportables, intolérables de nocivité. Ils haïssaient la solitude, honnissant tout ce qui leur échappait au moins pour un temps. Je finissais par jubiler de leur peine, par me sentir solidaire de leurs bourreaux. Par me délecter de les savoir souffrants. Étouffés par leur propre connerie.

Ainsi que les baleines s'échouent sous leur propre poids, asphyxiées qu'elles sont sous la charge de tonnes pourtant insensibles au cœur de l'océan. Une vaste sensation, cueillie ce soir comme par exception, dans un troquet sans âme ni musique seulement valable.

Ils continuaient à courir un peu partout, à tenir à leur emploi inepte et sans intérêt, à se démener comme des sauvages afin d'obtenir de quoi se nourrir, et qui saurait bien les trahir.

Toute cette machine infernale, aussitôt destructrice de toute passion véritable, la société, continuait au loin de brouiller l'horizon, de meurtrir ou de martyriser toute conscience délicate, de faire suer à point toute âme éprise de repos et de soleils saignants sur de terribles esquifs.

Là aussi, je serais trop lyrique, cela n'irait pas. Je me laisserais aller à trop de facilité. La facilité du sang, continuant de chanter en mes veines. Mais je me laisserais aller à apprécier ma solitude encore une fois. Parmi l'écume, la violence des chants lointains.

Loin de cette prison que l'on est chargé de chérir. Ils sont tous partis au loin se faire reluire. Je ne comprenais guère ce qu'ils me voulaient. Ils devaient inconsciemment souhaiter voir ma dépouille, et la flairer, avec la curiosité des chacals essayant leurs crocs sur leur première charogne.

Mais au dernier moment, avant qu'ils se saisissent de moi, il s'agirait de bondir. D'échapper à leur emprise. De ne plus



figurer parmi leur troupe. De me débarrasser de leur uniforme spirituel.

D'esquiver comme il faudrait leur emprise pernicieuse.

De ne plus être captif de leur poigne si solide, intraitable, toujours ferme à vous faire épouser leurs raisons, leurs décisions fixes.

Mais pour l'instant je resterais là, dans cette taverne, à voir autour de moi circuler les années. À ne pas trop piger que j'avais affaire, et directement, sans mise en scène, au théâtre le plus fatal ou éclatant qu'il soit possible de rêver voir de près.

Ils restaient tous bien courtois autour de moi, à chercher à sortir de ce troquet.

Il me faudrait repartir. Et dans ma voiture, il me venait des envies d'acquérir assez de force pour leur échapper, pour ne point trop subir l'assaut corrosif de leurs apparences ou vieilles indiscretions.

Il me faudrait posséder la puissance de gros travailleurs, fondre mes bras grêles dans l'épaisseur des branches robustes avec lesquelles ils travaillaient toute la nuit, sous la bruine et par tout temps.

Mais je voyais tous ces travailleurs circuler autour de moi, rentrer à la soupe.

Avec ces véhicules qui me dépassaient, nous formions une espèce de noria, toujours avide de distance. Creusant tous ensemble l'écorce de la nuit naissante.

Détachés dans l'habitable de tout rapport humain, je laissais libre cours à ma rêverie reposant sur la vitesse. M'apparaissaient une nouvelle fois tous ces chemins, ces patelins où j'étais sensé me trouver de quoi nicher tout mon bonheur.

Mais pour l'instant, j'étais comme tous les autres affreux, ingrat, sans sympathie pour personne, heureux seulement de sentir cette vitesse m'emporter au loin, au-delà de ce que toute cette nuit des jours nous imposait d'obscurité.

Ils avaient cru m'atteindre. Me posséder. Faire de moi le dès d'ivoire avec lequel jouer sur une épaisse table en bois lorsque le crépuscule étend sur toutes ces âmes endolories son voile de gaze et stupéfiant. Et j'allais rentrer, comblé de lassitudes, les nerfs incendiés par endroits, long tapis de braise. Il allait falloir retourner dans la nuit. Se coucher à nouveau dans ses profondeurs. Oublier une bonne fois toute cette emprise des actes et des fonctions. Se faire une bonne fête incendiaire de toutes ces faces d'épouvantails. Trouver enfin un repos sans contrepartie.

Des types étaient en train de subir les nuisances de leur métier, sans sourciller, en redemandant même, jamais repus, et devant tenir bien ferme à gagner leur croûte, pour continuer ainsi à pointer tous les matins dans des endroits hideux, histoire de dire qu'ils étaient vraiment méritants après tout, et guère décevants puisqu'ils arrivaient comme ça à tenir jusqu'au bout. Cependant, cela ne peut tenir comme cela des années. Au bout d'un certain temps on ne peut plus se mentir. Et elle paraît enfin comme ce qu'elle est, cette douce existence, sans doute méritante en un sens, mais sans vous offrir aucune satisfaction tenable.

J'approchais de chez moi. Certains chemins, bien familiers de ma conduite, serpentaient toujours, faisant se suivre les paysages, dont certains me paraissaient bien défraîchis par l'automne naissant.

J'allais m'enterrer quelques mois. Enfin, ça allait être fini de toute cette rengaine des jours livrés à un travail sans perspective. Je leur échapperais un temps au moins. J'avais du

reste un recueil de nouvelles à finir. Lorsqu'on n'a plus trop de fréquentation, on peut encore croire réussir à enchaîner les paragraphes. À noircir le papier. À sculpter la page. La neige de l'expression. La présence de la mer non loin allait m'aider à trouver les bons enchaînements.

J'allais être en verve. Ça n'allait, je le sentais, pas tarder à crépiter sur mon papier, les scènes allaient se suivre. Former un tout enfin accessible, et culminant. La présence de la mer.

Je voudrais voir enfin mes phrases chalouper ainsi que le pantalon blanc des marins en bordée.

Enfin tenir au vrai charme. Au contraire de ces chemins, ces sentiers vaseux tout couverts de bouillasse.

Au travers de cette fausseté, de cette confusion, je tendrais enfin à une expression de pureté neuve. À une pureté qu'il s'agirait d'être capable de tenir en sa paume.

Mais avant cela, il allait, je le savais, falloir tourner en rond sans rien oser écrire d'un tant soit peu juste. La proximité de la mer. Les chants assourdis des marins traversant l'obscurité.

Enfin la faillite de toute cette espérance à l'unisson de ces sonorités d'accordéon lointain, cela n'allait pas tarder à me communiquer une certaine épaisseur de mélancolie.

Il m'allait falloir boire une ou deux bières encore avant d'écrire. J'avais côtoyé assez de personnages là-bas, et comptais bien me servir des accents de leurs lassitudes afin de tisser à mon tour une tapisserie assez expressive et colorée. Patience encore. Les feux parsemant la nuit du bourg voisin continueraient un moment d'étoiler mon avancée dans ces histoires de confins lactescents vers les mamelles du ciel.

Se remettre à écrire. La contemplation de l'océan empêche pourtant de plus clairement s'y mettre.

Quand on a affaire à du définitif tel que ce balancement de l'élément sauveur, on n'en a pas autant pour griffonner sur du papelard ses précieux états d'âme.

On trouve cela bien vain. C'est pourquoi, à force d'écouter de surprenantes musiques, on comprend que ces harmonies fabuleuses sont de fait parcourues, et comme tissées d'un silence plus éloquent.

On aimerait faire cela. Ne pas avoir à s'embarrasser davantage du gâchis des intentions. Ni du dégueulis des fausses romances, mal terminées, mal commencées. Ni faites ni à faire. Quoiqu'on puisse tisser aussi de belles formes de tapisseries. Avec la merde ou les bijoux. Les petites histoires. Les commérages du néant, ou des ombres complices un temps, puis disparues. Mais on ne s'emballe pas si facilement, même par son propre naufrage. Aussi parfois désire-t-on y assister en spectateur détaché. Comme si on laissait le soin à notre double, par anticipation, d'accomplir les tâches du lendemain, tandis que nous aurons tout loisir de nous plonger dans le sommeil. Réparateur. Miséricordieux. Cela s'appelle une transposition. Aussi difficile à saisir parfois qu'un courant d'air. Mais si on a le point de vue adéquat, on peut en faire une forme de mirage en poudre, à répandre au grand vélin, qu'il en éclaire encore un peu mieux les enluminures.

Celui avec lequel on ne triche pas. Celui de sa vérité, sans détour, à savoir infliger au papier, avec toutes ses enluminures donc, son complet déroulé de grotesques criant dans les coins, tandis qu'on les roue.

Je me retrouve devant mon écran. Il ne me paraît pas souhaiter coopérer avec mon désir d'expression. Je suis en train d'essayer de tracer quelque chose de valable. Rien à faire. Rien ne fleurit. C'est encore la même impasse. Impossibilité expressive. Rien ne ressort. Cet écran refuse

de se laisser tatouer au moyen d'inscriptions définitives. Il est impassible. Il demeurera muet. Ainsi que la peau morte des êtres face auxquels on se retrouve, et qui, si froids, sans odeurs, vous paraissent être comme votre antimatière. Des êtres avec lesquels il vous est impossible de communiquer.

Tous ces endroits sans intérêt où j'avais déjà tellement perdu mon temps.

Cela n'avait pas grande importance. La mer au moins n'était pas loin. Elle n'est jamais longue à bercer nos tourments. Être enchaîné à un boulot qui vous détruit en est un fameux, de tourment. Il fallait constamment faire semblant de se plaire dans sa charge. Apprécier de se voir projeté dans un métier inepte et exténuant. On vous prenait, bien volontaire, parfaitement couillon dans votre redingote et vos souliers vernis. On vous vidait de votre sang. Et ensuite il fallait se montrer bien content d'avoir participé à toute la farce. Cela ne pouvait tenir de fait encore longtemps. Arrivé à bout de lassitude, on sent que quelque chose de définitif doit finir par survenir pour nous sauver la mise. On ne doit pas rester coincé dans tout cet ennui plus longtemps. On n'avait pas la bonne mise, cela n'était pas assez sérieux. On a beau vouloir les voir disparaître et ne plus vous pomper l'air, tous ces tocards sont toujours là. Rien à faire. Ils continuent de vous empuantir l'air de leurs paroles incessantes. De blesser votre repos. À coup de dards. D'épées. De cure-dents. De tout ce qu'ils ont à disposition. Pour trouer. Pour trancher. Je n'en menais pas large dans mon grand lit froid.

Ça me tournait joliment. Le grand vertige aux souvenirs. Je les voyais se rapprocher de moi. Ils allaient tenter de me faire la peau. Comme à leur accoutumée de cauchemars fiers d'avancer toujours bien fermes.

Mais cette fois sans rien négliger. Plus définitifs. Sans pitié aucune. Ne négligeant aucun indice. Leurs rires de tordus allaient reprendre sous peu. L'horizon imaginaire

s'épaississait. Je voyais même Hemingway au-dessus du lot de ces paillards, voguer avec sa barbe. Il n'allait pas tarder à m'asséner quelques conseils. Je le voyais venir. Ça tanguait toujours sévèrement. Il y avait des harpies au dessus. En jupons. Elles me montraient leur chose. Se l'écartaient de leurs doigts repeints. Mais elles avaient la festivité agressive.

Cependant, bien malade dans mon plumard, il me fallait me vider de mon trop-plein. Toute la rancœur en moi allait devoir disparaître. Me libérer enfin de cette pression. Des jolies couleurs, jaillies de ma glotte. J'envoyais un bon morceau tout au fond de la bassine. Les restes de la cantine.

Ça me venait à foison, comme une inspiration. Toutes ces jolies couleurs. J'en envoyais pas mal alourdir le récipient. C'était un peu spongieux, comme un beau château de sable gorgé de couleurs avec lequel des gosses auraient joué sans faire de façons.

J'éberluais des croupes et des culs partout à frétiller par dessus. Une tentation !L'ensemble à frétiller sans arrêt devant mon agonie. Ils s'en donnaient tous à cœur joie au-dessus de mon supplice. Dans ma fièvre je les sentais tous en train de verser dans les partouzes.

C'est qu'ils devaient déjà me flairer charogne, à tant s'activer au-dessus de tout ce malaise.

Ça fleurissait de ma bouche, et sans arrêt, en flaque lourde aussitôt recueillie, tout ce dégoût qu'ils m'inspiraient. La fête était bien lancée pour eux, pas à dire. Je devais savoir nettement organiser les choses, par l'esprit !

Ils allaient me forcer à revenir parmi eux. Et là ça ne serait pas juste pour de rire. Il faudrait les pleurer, toutes ses larmes de sang. Ils devaient me vouloir dans leur troupe depuis longtemps. On allait jouer un drame élisabéthain, quelque chose de vaste. Mais ils n'avaient pas à s'en faire. Je restais

là, blotti dans ma fièvre. À tanguer sauvagement. C'était une vraie barque, mon plumard.

Je la croyais toute environnée de nénuphars à reluire parmi des cierges.

J'étais entraîné dans les rapides. Les flots du souvenir. Hemingway lui-même était reparti.

Avec sa casquette de marin pêcheur. Pour composer ses chefs-d'œuvre, bien à son aise, tandis que je crèverais ici, dans le vide, le manque, étouffé sous un silence entravant toute expression.

Céline quant à lui tournait en rond, n'osant plus se mettre au travail à sa table. Agonir l'univers, après tout quelle idée. La littérature était bien loin, perdue de vue. Je bringuebalais, me retrouvant à voguer sur les crânes de millions de cancre qui me mordaient la coque, en piranhas acharnés. Avides de me faire sombrer. Avec des bruits de clapets vicelards. De jolis moufflets !

Et par dessus ce grand mirage des jours des nuits, se multipliaient, intolérables, toutes ces gueules de patrons suffisants.

Ces planches, ces effigies grotesques, tout le cirque incendié. Mais je la voyais encore, au-dessus, mon idéal, ma grande almée, la somptueuse, au dessus de tous les affreux. Elle ondulait pour moi la peau de son ventre mystique.

Ça faisait des étincelles. Un vrai déluge de reflets qui me pleuvait littéralement dessus.

J'empoignais encore le seau, que je me vide là dessus encore un fameux coup.

Oui, il fallait que je me vide. Ça revenait toujours plus. En sourdine à ma débâcle, j'entendais bien encore des sermons s'élever à mon intention dans la nuit. Tels qu'émanés d'une

bouche baveuse et suffisante. Discoureuse. Ronronnante. Politique. De sermons qui me reprenaient, histoire de souligner toutes les variations d'humeur de mon existence. Sur-tout bien mettre en lumière ma sale conduite.

Ne pas me faire de cadeau. Me repeindre tout entier en crapule parfaitement salace.

Dans ma confusion, ma fièvre, j'avais encore assez de lucidité pour trouver ça mieux, ce déballage agressif à mon endroit, puisque cette fois-ci ils m'agonisent bien sincèrement, cette fois sans détour. Plus rien d'oblique enfin chez ces succubes.

Enfin, je n'étais plus celui qu'on maudissait en son absence. Cela commença à avoir de la gueule.

Mais j'en remettais pourtant encore un fameux jet. De bonne gerbe à leur verser sur la bonne conscience. À tous ces démons. Toutes ces trognes académiques de nullités défraîchies. Une très belle nuit chargée d'astres reluisait par la croisée.

Je la tenais, la cause de ma nausée. Des faces hargneuses de frustrés qui voulaient faire un fameux coup. Quitte à piétiner un vagabond qui n'en demandait pas tant. Je m'étais retrouvé sur leur chemin par erreur. Problème d'aiguillage quelconque.

Dehors, dans ma berlué, les nuages me parurent musicaux. Ils venaient verser sur moi l'harmonie des sphères. C'est que je n'avais plus rien à vomir. Ils m'avaient, ces démons, pleinement vidé de mes impuretés. À force de vexations ou de petites fêlures. Tous ces faux jetons. Ces gueules de faux témoins. L'oreille à votre porte pour mieux vous figoler avec amour la réputation. Tous ces saligauds à l'âme de matons salaces hantant la prison sans fin du monde. Après ce grand soulagement dans la bassine. Il était grand temps pour moi de mordre un grand coup au soulagement charnu



du sommeil. Ainsi, je sombrais bientôt sous l'œil austère d'une aïeule portraituree.

Au matin, une gueule défraîchie. Avec mes cheveux en désordre, la peinture sur le bout de mes tifs.

Je devais vite sortir. Essayer de me diriger dans ces rues inopportunes. Toujours rigides ces rues. Toujours en noir et blanc. Je devais retrouver une certaine connaissance aussi. Retrouver ces gueules de raie autour de moi. Ils ne paraissaient pas si excités autour de moi, à trépigner. À peine me parurent-ils nuisibles, mais sans en rajouter dans le salace. Il me fallait me procurer du pain, de quoi boire un verre. Ne pas surtout avoir envie de dormir de suite. Mordre à du concret. Mais le dégoût nous tordait encore les tripes. Je sentais encore les vestiges de cette nuit m'empoisonner les fibres. M'incendier avec la même douceur rude qu'autrefois.

Toujours une de ces villes où rien ne se passerait. Ils ne me poursuivraient pas aujourd'hui. Chacun devait être pris dans ses démarches. Pouvoir souffler tout de même un peu. Le parc avoisinant était bien charmant aussi. Je m'y laissais conduire par des allées blanchies.

Cette atmosphère respirait les regrets. La perte ou le fiasco des choses qui ne menaient à rien. Un transistor voisin nous le surinait lui-même. Que cela n'était voué qu'au vide. À l'absence. Les fleurs des bosquets embaumaient des parfums. Le jardin touchait au funèbre.

Des parfums de vide. L'odeur même du néant. On devait rester là sans en bouger. Avec la lumière du soir à nous verser un peu partout ses trésors dans l'obscurité, çà et là, inaccessibles aux cambrioleurs. La bande d'affreux n'allait pas tarder à rappliquer, pour me faire sentir qu'il fallait payer l'addition. Que je ne pouvais pas m'en tirer à si bon compte. Je voyais même les ourlets de la robe de l'autre assassin, à se dessiner avec douceur dans cette obscurité. Comme si

la nuit se repeignait à gros badigeons de merde. Que cette nuit devenait bien caca, imprenable. Imbuvable. Impossible à sentir. De l'enceinte compacte en place de vertige aux confins.

Et que tous ces nuisibles ressortaient du fond obscur du gouffre. Nombreux, vivaces, aussi virulents que des charognes emplies de vers. Ineptes en temps normal, mais tout disposés, une fois que ça les prenait, à concevoir avec génie des saloperies assez inventives, des crosses révélant la plus belle adresse.

Je sentais que je faisais mieux de disparaître sans trop demeurer dans ce secteur.

Me terrer dans ma piaule. Ne plus voir personne. Rester pur. Me remettre loin de leurs sollicitations corrosives. Puis prêter l'oreille à la musique émanant de la rue. Provenue de je ne savais quel instrument invisible. Une flûte croisée d'un accordéon plus lointain.

Ils se pointaient à nouveau dans la piaule. Histoire de me répéter encore un bon coup à quel point j'étais infect. Lâche. Irrécupérable. Même dans le sommeil ils ne me laisseraient nulle trêve où enfouir un vieux songe.

C'est toujours une fausse sortie, le sommeil. On s'y attend, tout naïf qu'on est, à se trouver libérés de l'emprise puante et continuelle des autres. De leur influence. Mais ils continuent d'agir, voire de se coucher sur nous ainsi que des carpes dans l'ombre de la vase. Ils se saisissent de nous. Nous transbahutent dans le marasme qu'ils nous ont peaufiné. C'était la fête. Un festin de toutes mes anciennes fautes. Ils s'en firent toute la nuit un véritable festival de volupté. Bien rude. À s'en gorger le ciel d'apothéose, mieux que le cul d'une communianta à rebondir sous l'étoffe noire de sa robe de tristesse. Mais, dégagé comme j'étais, j'en étais bien content

pour eux. Je leur semblais d'ailleurs inépuisable. Ils n'en auraient jamais terminé de me succuber. De trouver de nouveaux motifs en forant mon esprit. Moi et ma sale gueule d'épuisé aux yeux caves, ils m'avaient bien pompé l'air, tari la vitalité, à force de me solliciter sans arrêt. Il fallait voir jusqu'où ils me feraient descendre comme cela. Cela devait avoir eu lieu dans les fréquentations, les explications qu'on n'avait pas eues au bon moment.

On n'en finirait pas aisément. Je voyais par l'embrasure se précipiter les trognes de tous ces faux jetons. Se pointer, en se palpant, se faisant des langues. Une pelletée de gueules bien crédibles pour l'enfer. Ils décoraient tout l'espace. J'avais, c'était sûr, droit à tout le carnaval des complices, des faux jetons passés maîtres. Ceux qui s'en venaient, semblait-il, pleurer un mourant, mais qui au contraire, et intérieurement, comptaient, soupesaient, estimaient à sa bourse pesante, à quel point devait s'élever le magot. Ils étaient vraiment bons dans le genre, excellents dans leur composition. On en redemandait de leur prouesse d'acteur. C'était digne de faire passer une audition, tout leur précieux numéro. Même l'Angèle était là, la grosse vicelarde, vêtue de pourpre et de soie, elle s'en était donné à cœur joie pour me souiller de fiente, elle aussi, rapiécer ce qui me restait de réputation.

On sentait qu'au travers de ses larmes faciles, de toute la feinte de son apitoiement, dardaient, plus intéressants, ses seins jadis fermes et bien tentants. Ça me rendait songeur, cette grande dépense d'énergie. J'avais bien envie de la frapper cette roulure. Pour voir, en me saisissant de ses cheveux, si elle était plus consistante, ne s'envolerait pas façon spectre d'opérette jusqu'aux derniers fauteuils.

Au moins histoire de profiter un moment de cette réputation de violence et de crapulerie qu'ils m'avaient arrangée, depuis l'hiver dernier, du même rythme appliqué avec lequel on achève son tricot, bleu et blanc. À l'attention du petit

dernier de la famille. Ou bien du cousin retour d'Amérique que l'on ne verra pas le porter de toute façon.

N'importe. J'étais allé dans ce bar encore. Je sais, c'est bien répétitif tout ça. Mais lorsqu'on n'a pas grand-chose à dire de nouveau sur tous les sujets, on revient aux fondamentaux. Aussi, lassé de mes textes, lassé de ce que j'aurais dû trouver de bien nouveau à dire ou à écrire, je me laissais aller. Loin de ces gueules tordues qui m'avaient tant gâché l'existence autrefois.

Le bourg de toute façon voyait ses débits de boisson fermer un à un. Il ne devait pas être trop facile d'en vivre dans le secteur, malgré la grande présence de poivrots... mais ceux-là devaient préférer picoler chez eux, loin des emmerdeurs et du tapage imposé.

En un sens je comprenais ces épaves. On avait dû leur faire, tout comme à moi, le numéro du devoir et du travail bien fait. On avait dû vouloir leur acheter leur temps à eux aussi. Mais cela purement en vain, sans que cela à aucun moment ne fasse sens pour eux. Ceux qui devaient travailler dans les bureaux, de même que ceux qui bossaient sur les chantiers, par tous les temps, tous ces gens devaient se lever tôt le matin, sans jamais piger au juste quel sens cela avait au fond, de se démener comme cela, tous les jours, par tous les temps... Mais il fallait bien nourrir les siens, ne pas faire tant de manières, et s'y résoudre. Une conscience ingénieuse et carrée, en boîte de sardines.

Et pour les solitaires, de trouver une gentille femme. Lui faire des gosses. Se montrer bien responsable, et les nourrir. Se démener pour ça. En baver des ronds de chapeau. Se trouver toujours content au moins de ne pas être à la rue et de pouvoir se le savourer, tout ce bonheur permis, entre deux fêtes annuelles, ou deux dates électorales.

Et la suer encore, à foison, toute sa peine, ne pas lésiner, histoire d'avoir de quoi justifier de se montrer ingrat, peu intéressant, sans âme ni gentillesse, puisqu'on travaillait et qu'on s'était bien montré méritant, à force d'enchaîner les heures, de se farcir des migraines dans un métier qui ne nous plaisait pas du tout, mais auquel il fallait bien se résoudre, faute de mieux, et parce qu'on était bien élevé. On n'allait pas se montrer en spectacle. On allait bien l'accomplir, son existence professionnelle. Peaufinée, et jusqu'au sang imposée à nos fibres, notre contenance de cadavres se méconnaissant. Pantins souffreteux perdus tout de bon dans les affaires.

De quoi dans la nuit fomenter bien des fuites ou de fortes révoltes.

Mais il fallait gagner sa croûte. Mânes de Gorki et de tous les Russes qui en ont chié, seconde-moi, offrez-moi, sinon l'inspiration, du moins cette facilité résolue.

Il faut gagner son pain. J'essaye d'agripper ce papier. De tracer des termes éloquentes. De trouver la façon la plus percutante. Faire rendre à ce papier tout son jus. Trouver la meilleure façon de faire sonner ce papier cymbale à mes tripes. Loin des hargneux pourris la gueule en furie prête à vociférer. Je ne trouve rien à dire de valable. Pas le choix. M'enfiler deux ou trois bières. Me figurer d'impossibles et chastes romances. Où je pourrais me fondre. M'introduire. Ainsi qu'en un paradis d'inaccessibles obstacles. Le corps impossible à pétrir. Le corps de l'inspiration qui vous échappe. Malgré que vous tentiez de l'approcher. Une inspiration qui ferait autant de cas de vous qu'une putain ayant effectué sur votre corps son entier numéro réglementaire.

Mais je ne pouvais me contenter de noter sur du papillard ces songeries d'extase frelatée. Ça n'aurait pas sonné crédible aux oreilles des comités de lecture.

À ce propos la fièvre me reprenait, secouant mes os. Les succubes de ma nuit s'en étaient revenues, avec les renards des Spartiates. Pour me choper. Se saisir de moi. Bien me faire sentir leur pouvoir de séduction. Des bribes de roman tout ça. À peine des fulgurances capables de me faire tenir debout mettons un mois.

Aucune inspiration. Qu'elles n'approchent pas leur gros cul, ces bougresses, ces muses, en attendant. Écartelé entre la perspective d'un boulot pénible, et la volonté de me tirer à l'anglaise.

Le maquillage. Les culottes de velours et la dentelle. Les saintes que l'on prit, à la croisée, et qui vous maudissent doucement. On n'échappe pas à ses hantises. Mais j'étais encore bien malade. La convalescence s'éloignait de moi à toute berzingue. Toutes mes saintes. Leur poitrine rousse inspirant de tièdes miséricordes. Mais, dans ma misère, pas de quoi me payer une simple boîte de conserve. Pas de quoi me régaler davantage.

Raclant la moelle de mes os. Pour y trouver assez de sève.

En attendant, me sentir voguer.

La fenêtre était toujours obscure face à moi. M'offrant l'étendue de la ville. Ses quartiers riches en occasions d'esquive.

Ils ne m'y trouveraient plus. Si je trouvais le moyen de fuir ce désert peuplé de ma chambre.

Tous mes morts y secouaient sans arrêt les rideaux.

Les époques qui m'avaient usé avant l'heure. En d'autres champs d'expérience. Près de types inspirant par leur seule présence une menace animale. On n'échappait pas aisément à leur influence.

C'étaient des brutaux. Il fallait filer droit pour certains. Et pourtant, c'étaient des vagabonds, tout comme moi en principe, seulement eux avaient osé franchir le pas. Assumer

leur état d'intraitables brutes incompatibles avec la moindre case pratique des fonctions assignées. C'était cela. Assumer, s'assumer soi seul, astre à nulle autre comparaison. Aldébaran humaine vêtue de blanc dans la nuit, et filant sous son veston son explosion de lumière sourde.

Mon écriture. Pondre encore un beau texte. Mais tout ça en couleurs. Je tenais à piéger le sortilège.

Me le rendre enfin palpable. À force de bière je croyais me rapprocher d'une forme de vérité.

Des couleurs. De l'azur, de l'or, quelque chose de saisissant sur l'horizon.

À la façon de chroniqueurs vénérables d'autrefois. Des tapisseries de rêve. Des écritures aux accents persuasifs. Aux antipodes d'une existence si terne.

Cependant, je ne voyais pas trop comment me l'arranger, mon historiette traversée de souffle épique.

Plutôt cette envie, qui me travaillait, de fuir dehors ce lieu, de ne plus avoir à jamais revenir dans le secteur. Quitter cette bicoque. Un de mes rêves, connaître ce souffle intime de qui fout le camp une bonne fois d'une ville qui l'avait jusque-là retenu captif.

Il n'a plus aucune espèce de considération pour les usages du lieu, déjà en partance pour l'ailleurs.

Je voulais me sentir ainsi clandestin, rattaché par rien à toute l'histoire commune.

Et la Lisette ou l'Henriette, évanouis papillons du plus clair passé. Disparues aux tournants des années.

N'importe, la solitude peut donner bien du cran, lorsqu'on est seul face au monde. On ose plus aisément trancher les

faits. Les décisions se suivent comme autant de changements de voie avant la prochaine gare.

Je voulais, à présent, quitter une bonne fois cet endroit, cette perte de toutes mes forces. La trop longue fréquentation des autres me rendait décidément atroce. N'avoir au moins que sa seule misère à devoir trimbaler d'un point à un autre.

On se sentait isolé de leur sale penchant.

Mais mon récit n'avancait guère. Ma grande histoire de féerie merveilleuse, loin des impuretés, des rumeurs qui vous souillent d'un bon jet de pisse.

Ma grande histoire dans les choux, tous ses actes. Tous ses rebondissements.

Grotesque histoire. Bien morte. Pantelante dans ses parties. Son développement, interrompu au milieu d'une phrase. Ou dans le suspens d'une phrase. Le sortilège. Il me fallait me documenter encore un coup dans les chroniqueurs. Me rendre pour cela dans les bibliothèques.

Mes propres personnages finissaient de pas mal me souler. D'ailleurs, le meilleur avait dû être emporté. Bien loin du branlottage plus ou moins prospère des auteurs actuels, dégoulinant de bon sentiment, comme du courant d'air des intentions faciles.

Un certain nombre de balèzes puissants s'étaient procuré la part du lion depuis longtemps.

Il ne me restait plus qu'à décrire plus ou moins fidèlement ce que j'avais vécu, mais en transposant avec le talent adéquat. Mais là, rien à faire pour l'instant, avec cette campagne détremmée, sans intérêt. Ces coups de vent surnois, cette fausseté des rapports humains (mais ça encore je m'en foutais...).



J'avais beau essayer de secouer de moi, de m'ébrouer comme un chien, pour sortir tout mon érotisme ou ma poésie. Rien à faire, je ne sortais plus rien de moi. Je me devenais muet à moi-même, tel un saint de pierre au croyant désespéré ne sachant plus à quel saint... justement.

À sec, échoué, souhaitant m'enfuir de la citadelle, de la prison à ciel ouvert où l'on est chargé de se composer un bonheur comme on peut, quitte à soudoyer les matons.

Plus qu'à s'enrouler dans son plumard, incapable même de trouver en soi assez d'enthousiasme pour s'enivrer. Comme une masse. Et mes vieux, peu regardant sur mon découragement, comprendraient, puisqu'il s'agissait de «vacances». Les fleurettes du jardin, trempées de pluie, embaumaient doucement l'air émané de la fenêtre.

*D'affreux drôles. La gueule convulsée. Fiers de n'avoir rien à dire d'original. Secondés par leurs papas mamans. Fiers de leur nullité. D'éructer des horreurs dans les couloirs.*

*De n'avoir rien à dire d'intéressant jamais. D'être bien vides.*

*D'être mauvais. Nuls en tout. De venir brailler. Faire nombre. De se tenir bien chaud. De nuire, et de bruire, et de pomper l'air de l'adulte en face d'eux, tentant de parler malgré tout ce gros débaillement insupportable des adolescents n'ayant rien d'intéressant à dire.*

*Grosses nullités, gosses mal élevés, revendicatifs à tout vent, chiards insupportables, gueulards et arrogants. Du néant maquillé petits bonshommes sautillant, et toujours réclamant les latrines.*

Mais oublions cette engeance de charognes. Ici nous sommes à nouveau loin du superficiel, près de la mer. Ils ne m'auront pas de sitôt. Ils ne vont pas se saisir de moi. À présent que

je puis me sortir d'ici. M'enfourir sous l'horizon. Le prochain train. En attendant, je reste à l'abri des soupentes. Retrouver la discrétion des poètes dont on altère le nom. Marre de me faire manipuler. De me la faire passer au cirage, mine de rien, de servir de serpillière pratique à cette bande hypocrite. Cette fois je compte bien leur échapper. Ne plus faire de vieux os dans le secteur.

Ma réputation sera bien figolée. Ils me la sculptent déjà, mon effigie. Je ne risque pas de leur échapper.

Mais le train arrive, fume au loin dans la lumière d'aube. Il faut que je me taille. Ils me rendraient atroce, sinon, dans leur joli village. À force de me contraindre. À force de me rendre hideux. Moi qui finissais pas faire vœux de silence. Par souhaiter me tailler définitif de ce sale secteur sans horizon. Le train quant à lui s'avavançait. Il allait emporter ma carcasse. Me faire disparaître de cet endroit.

Me traîner loin de cette tasse où croupir avec un bon lot d'insectes malchanceux.

Peu importait tout ce gâchis des ans. Cela ne devait plus compter à présent.

Ces amis charognes, qui voulaient m'entraîner dans leur mouise habituelle. Des conventions. Toute la lyre.

Je préférerais être bien détesté. Être l'affreux précédant sa malédiction.

Au moins comme cela je ne risquais pas de me faire avoir, assommer au tournant, puisque mon rôle de paria me couronnait déjà de pureté intouchable. Ainsi que des criminels ayant estourbi plus fort qu'eux, repartent, sans honte, vers l'entrée du prochain bague, j'étais libre de m'éloigner de ce secteur pour moi sans attrait autre que de fleurir ferme la tentation du suicide. Je m'en souviendrais comme d'un endroit où j'avais croupi sans fin. À ne plus me connaître. À sentir la moelle de mes os roussir sous les jets d'angoisse.

Mais là j'étais dans le train. C'est bien pratique les trains. On n'est plus si atroce dans le regard des autres. On est comme en suspens. Il y a bien encore quelques braillards parfois que l'on souhaite de pouvoir étouffer. Cette future charogne. Mais c'est humain. La plupart du temps, ce serait un coucher de soleil brunissant sur la vitre ainsi qu'une bière avide de dévaler le gosier d'un souffrant réprouvé.

Je me disais qu'au moins les vieux attendaient à la prochaine gare. Au moins, je pourrais rêver d'y arriver seul. De me poser pour le sommeil. Enfouir ma gueule sous un édredon. Pouvoir m'y oublier. Le con dans le sommeil, c'est que l'on ne sent pas qu'on y vogue. On est bientôt réveillé par la nécessité, telle que le geôlier vous secouant d'une semelle rude de votre bon lit de paille.

Même par une bougresse à étreindre. Je n'avais pas dû savoir trouver les bonnes phrases. Su employer la bonne rhétorique. Ainsi qu'on imprègne la rondelle d'assez de vaseline pour pouvoir y faire glisser son vit fébrile. Car il faut savoir aussi baiser notre propre histoire, lui faire rendre ses hauts cris, à cette splendeur bien en chair. Savoir se soumettre sa propre existence. Puisqu'on n'en a après tout pas spécialement voulu, de ce laideron, puisque notre âme, qui jusque-là voguait bien peinarde en plein champ des possibilités, s'est vue imposer ce mariage forcé avec ce corps, cette époque, cette histoire dont on n'a après tout pas à connaître les manèges, puisqu'ils sentent le réchauffé pour nous depuis quelques bons gros lots d'éternité.

On m'a pas posé de questions, au retour, on m'a laissé bien tranquille, sans me cuisiner sur le pourquoi de mon départ, le comment de ma fuite. Au moins, je n'aurais plus à voir leurs faces.

Ils m'avaient bien pollué l'esprit, mais cette fois je leur échappais.

Je pouvais revenir dans ces rues, foulées autrefois. Retrouver Bernage. Cette vieille connaissance. On avait traînaillé dans ces rues pas mal. On avait perdu notre temps dans des fonctions ineptes, des rôles ingrats, comme de juste. Mais surtout on aurait apprécié la vie étudiante. Ç'avait été une vie étrange. On ne fut pas loin des masses de truands de la rade. Des types dangereux, hors de tout, et qui se retournaient dans leur grande ombre criminelle. Mais, comme en vivant à ces époques dans des villes peuplées, pleines de brume, brumasses violettes ou rousses, gorgées de très jolis effets, on tachait d'éviter comme on pouvait ces compagnies. Comme dans un troquet, vers le minuit, où nombre de chants obscènes ont déjà été proférés par une bougresse vers le minuit, son accordéon s'éteignant sur ses cuisses nues, on sent alors qu'il est bien temps de se tailler sans faire de bruit. Même aussi bourrés qu'on soit. Mais, pour moi couronné de fleurs, Bernage arrivait.

Piégés qu'on est dans un boulot inepte. Refrain. On se retrouve bien piégé dans l'immense ville couverte de brume close à nos pas. À devoir se trouver bien content d'être là, avant qu'on nous vire une bonne fois.

Ils n'allaient pas tarder à me foutre dehors. Il faudrait que j'en bave des ronds de chapeau.

Et dehors ce serait toujours la rue. À perte de vue. Il me faudrait en fuir la perspective.

Ne pas demeurer dans ce secteur.

J'avais donné. Je conçois qu'on soit poussé par le besoin, à s'établir à tel endroit, à faire semblant de se satisfaire de sa condition, à faire le beau au bras d'une fille guère trop névrosée, comparée à d'autres, et aux jambes passables, cependant, il est des fois où l'on préfère leur dire à tous d'essayer de se

démerder sans nous. On en perdra sans doute en légitimité. On ne nous regardera plus avec la même bienveillance, c'est forcé. Mais quelle liberté, en tous les cas acquise...

On n'aura plus à faire le pitre dans leurs histoires, pour si peu de rétribution au final.

Il ne réussiront pas à me détruire. Ils ne m'auront pas plus longtemps.

S'enfermer dans une salle avec des adolescents. Il faut vraiment être malade.

On vient vous chercher si ça se passe mal. On vous la fait passer, toute votre motivation. Celle-là, elle a déjà pris sa balle dans la nuque, et ne se relèvera plus. Professeur pour des nêfles.

Et on réclame de vous que vous soyez encore parfait dans votre rôle. Demandeur de précisions. Vous qui n'avez plus aucune vie à dédier au rêve en dehors de ça.

Vous êtes bien l'imposteur, la crapule et l'assassin. Ah, mais les choses sont graves. On en veut plus de vous. Il va vous falloir vous amender. On ne s'évade pas si facilement. Cela, vous auriez dû le comprendre, depuis le moment que vous tournez en rond dans une vie qui ne vous convient pas.

On ne s'évade pas comme ça. Ça se saurait, depuis le temps que des âmes délicates et isolées souffrent sans pouvoir en rien faire dévier leur marasme de la bouche d'égout qui lui sert de destination.

On ne va pas en remettre sur les romances et les jolies histoires, mais on a parfois besoin d'oseille.

Il me fallait donc au plus vite troussez une histoire valable, sans cela j'allais rapidement perdre le fruit du petit succès que j'avais obtenu voici plusieurs années en me raclant

comme j'avais pu l'inspiration. Même si je savais qu'elle était inépuisable au fond, je sentais bien que mon inspiration pouvait justement celle-là aussi bien me lâcher, ne plus m'être si docile. Alors, je ramerais pendant des mois à la recherche de cette étincelle de vie sans quoi tout le bastringue ne peut tenir en place, quoi qu'on fasse.

Ne jamais rien eu à voir avec la meute. Toujours s'être senti seul dans certaines situations. Chaque fois à deux doigts de déguerpir, ce dont les autres n'avaient pas toujours conscience, à force de me croire à leur merci, moi qui du moins avais ce pouvoir de fuir, fût-ce avec sur l'épaule le baluchon de l'imagerie. On ne m'aurait pas facilement. Mais lorsqu'on est coincé, il est parfois ardu d'en prendre son parti, et de ne plus geindre.

On ne va pas vous laisser longtemps tranquille. Vous vous croyez un peu peinard, mais on ne sera plus très long à tomber sur vous, pour vous faire passer le goût de vous plaire aux sérénités. Ils veulent vous soumettre. Ne pas leur fournir les armes pour ce faire. Ne pas être complice de sa propre réclusion. Il y faut déployer bien des efforts. Pour se mettre à l'abri. Pour ne plus avoir à faire avec leur système. Car lorsqu'on est épris de l'ombre et du mystère, on est définitivement perdu pour ces automatismes, ces antiques façons de voir. Un bon bain de solitude sans contrepartie. Ils vous l'auront annihilée, c'est au moins un service qu'ils vous auront rendu, cette contrepartie de remords de ne pas s'être adapté à leur système. Un acquis au moins. Savoir le prix de sa solitude. L'en apprécier davantage. Un totem déterré.

Ils sont partis. Dans la brumasse. Il n'y a plus rien à en dire. Le port non loin de là continue de résonner de sons cruels. Le soir tombe sur la rade. On sentait bien l'obscurité prendre comme une épaisseur d'étoffe. Il ne va pas s'agir de trop traîner dans le secteur. Sinon on se ferait rattraper

vite fait, par des rôdeurs. Par toute cette menace de la nuit à s'accroître toujours davantage autour de nous. Il serait temps de la distancer. Cette vieille, cette antique menace. Tandis que rougissent dans les interstices des murs, derrière les branchages obscurs, des regards que l'on sent pointés vers nous sans bienveillance aucune.

On ne se sort pas de l'obsession d'un être. On peut comme on peut le croire essayer de la travestir cette obsession, au travers d'autres yeux, d'autres couleurs de cheveux. D'autres sensations à fermenter en soi. Malgré que l'être en face de nous soit fort différent, qu'il ne ressemble en rien au précédent. Qu'en elle ne fermentent pas ces aromates suivant les mêmes relents de légendes à lui personnels. Cette personne disparue au loin, sans avoir laissé de nouvelles.

Ce doit être cela, la leçon de toutes ces rencontres, de se sentir obligé de se retrouver soi seul, face à sa glace, à grimacer au matin... à sentir au loin tous ces êtres apparemment complices, du temps où nous les côtoyâmes, lorsqu'ils nous entraînaient vers les ultimes remparts de la ville, la gueule tordue, le relief de la face travaillé par la lueur d'un réverbère. Leur silhouette, envolée avec tout un peuple de corbeaux dissuadés.

Ces bons retours des années précédentes, où l'on se sentait au final tout aussi brouillon inconséquent qu'à l'heure actuelle, mais où nous avons la décence de nous taire, tout en parcourant des avenues si ternes ou moches, mais comme sacrées par le soir prostré sous ses voiles affalées.

Mais en attendant, nous serions bien seulâbres, à traîner tandis que des convives conversaient un peu partout, à causer compte en banque et grasses transactions. Nous, seuls, nous avançant vers le vrai mystère, et pourtant sentant la fraîcheur nous pétrir les guibolles, sous nos futals.

Nous irions cueillir le jour, une fois rendus aux places si larges où sans un mot pouvoir en soi sentir jaillir le matin.

Se remettre au travail. Lorsqu'on se sent pris au piège, comme pétrifié dans un rôle ne nous convenant pas, et où l'on voit une légion de fonctionnaires assermentés s'emparer de nous, croire nous disséquer à coup de rapports ou de petites calomnies imposées justement par leurs fonctions, sans arrêt, sans trêve, à se demander d'où peuvent sortir ces sucubes, pantins d'enfer, sans arrêt, sans trêve, aussi pressés de se ruer sur vous, mais sans conscience, sans penser à mal, à la manière dont se ruent les flots sur la face éperdue du naufragé. Et pourtant, il suffit parfois de se mettre loin d'eux, de ne plus avoir présente face à soi leur face, leurs façons, leurs façons indiscrètes. Il suffit parfois d'embrayer, de démarrer, de laisser derrière soi se propulser dans sa masse le paysage ingrat de toute la campagne.

S'enfuir, ne plus se trouver obligé d'y revenir, une fois qu'on a vu sous tous ses aspects comment se lasser à mort de tout le cirque.

Cette société, où les rapports de force sont omniprésents, et où, si on a le malheur de ne pas s'être intégré au mieux dans leurs habitudes, on est évincé, et bientôt rejeté, écarté de l'endroit, prié de n'y plus revenir, de ne surtout plus faire de façons. De ne plus s'imposer. De se muer courant d'air.

Tant de nullité, de fades rancœurs, c'est à souhaiter parfois de se montrer une bonne fois sous son pire jour, de manifester sa férocité, celle qu'on cache comme on peu depuis toujours, pour leur montrer que les défauts mesquins qu'ils nous prêtent, somme toute si communs et sans imagination, ne sont rien en comparaison de l'horreur qu'ils nous inspirent.

Allez, c'était certain, on allait voir ce qu'on allait voir. Sauf que rien de tout cela ne s'est passé comme prévu. Ce qui



permet de prendre du recul et de ne pas trop s'en faire sur ces sujets, c'est qu'on doit se sentir au final assez éloigné de ce qu'ils cherchèrent à nous inculquer, mine de rien.

Ne pas se perdre dans des jugements impossibles à suivre ou à tenir très longtemps.

Comme Épictète le préconise, éviter de se faire une montagne de choses qui ne peuvent nous atteindre, cela y compris lorsqu'on croit qu'elles sont pour nous de la plus haute importance. Mais cela aussi est difficile à tenir longtemps. On bascule en conséquence quelquefois dans le sommeil afin d'échapper à son rôle comme à sa propre gravité.

Cependant, c'est bientôt l'hiver, son cortège de blancheurs où emmitoufler à fond sa patience.

Entre deux départs précipités, deux nouvelles avancées, vers le rien, parmi un vide total et omniscient. Plus question de s'attacher personne.

S'avancer, c'est comique, sans plus tenter rien avec personne, partir, comme cela, toujours, ténébreux sans attache, ravi pourtant, autant que l'autorise en soi le vieil instinct de la plus claire solitude.

## Chagrin de quoi

Chagrin zéro ta verve en fleur des soupirs de rien à jouir.  
Chagrin conçu pour fortement frissonner  
dans la nuit froide la pluie le vent vous vrillent la chevelure  
les comptines absurdes ou obscures, percutées  
des choses. Bien des choses à dire.  
Les sons évanouis du dernier roman oublié  
Bris d'os dans l'harmonie des nuits.  
Les idées de revanche en l'obscurité. Oubliées.  
Effacés songes de rien.  
Songes de pacotilles qu'un éconduit dut remballer comme  
il put...  
Ne plus voir ces gueules infectes de faux témoins.  
Respirer en des retraites fort étranges.  
Ne plus rien en dire de bien neuf.  
Simplement apercevoir encore ces rues blanchies...  
de cette nuit d'où rien ne sortirait d'autre qu'une plus in-  
tense solitude,  
mais ça n'est pas une idée...  
Les réjouissances d'asticots faisant mouvoir sa carcasse à la  
ville morne.  
Elle ne sait pas qu'elle agonise la ville,  
et que ses fêtes puent la redite et la trahison  
Les rires complices aux balcons illuminés.  
Les mille agissements mauvais ou fidèles

les prouesses les triomphes les liesses  
les revers les crachats l'horreur diffuse  
les pierres de taille les quartiers de roche  
les superbes édifices aux formes vénérables  
les interstices où un trésor dérobé repose  
fruit d'un vol, d'un pillage adroit peut-être  
Les rires fringants lors des nuits sobres où chacun n'a plus  
même besoin de causer,  
tant il se sent raffermi  
L'énergie, le rythme des phrases, cadencés, sculptés de  
souffle  
A s'user les talons sur la glace, ou l'asphalte ou l'herbe ou  
tout endroit pas trop crade où avoir charrié avec entrain  
sa carcasse pour d'autres aventures  
et puis, surtout,  
oui surtout  
ne plus jamais revenir par ici,  
c'est beau car c'est terminé, abdiqué,  
sans retour possible  
car ce serait une drôle de faute de goût,  
là, ici, de suite  
que de remonter sa trogne,  
là où l'on fut tout jeune et bien content  
de s'être fait avoir, et en beauté  
à charge de revanche  
mais piétinons toute rancune,  
sur le pavé des anges



## Table des matières

Extrait d' <i>Ajouts Nocturnes</i>	7
Introduction d'Alan Sévellec	8
Clameurs suffocantes	11
Un captif écrit sur la neige	16
Aller aux champignons	28
Chagrin de quoi	56

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
**[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)**

ISBN : 978-2-35554-387-6  
EAN : 9782355543876

Dépôt Légal : octobre 2016



carto

Prix: 12€

